

tenue, & elle a crû que c'étoit de la négligence, dont l'amour & elle m'en ont bien châtié.

Un jour en la remenant chez elle avec sa mère & une de ses parentes, un Gentilhomme de leurs amis, & Deshayes, il nous prit à tous un esprit de débauche; & quoi qu'il fût fort tard, nous proposâmes d'aller jouer encore deux heures. Nous entrâmes dans la maison d'une Dame de leurs amies, qui n'étoit pas encore couchée. La partie se fit entre les quatre personnes que je viens de dire, & Sylvie & moi étant demeurez seuls nous nous mîmes à jouer de notre côté, un livre que nous tenions sur nos genoux, nous servant de table. L'amour se mit en tiers, & nous sçavions si peu ce que nous faisons, que les cartes nous tomboient des mains. Ce ne furent que soupirs & que tendres regards; j'admirois les beautez de Sylvie, & je trouvois tout beau en elle; ses yeux languissamment attachez sur les miens me disoient ce tendre, je vous aime, que la langue n'exprime qu'imparfaitement; son cœur gros de soupirs, cherchoit à s'unir avec le mien, & l'amour qui voltigeoit entre nous deux, jouissoit à plaisir de notre défaite.

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

*La langueur de ses yeux m'assuroit de sa foi,  
Les miens tout pleins d'ardeur répondoient de  
ma flamme:*

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

*Nous n'étions qu'un cœur & qu'une ame  
Que l'amour en triomphe entraînoit après soi.*

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

Il faut que vous me pardonniez un peu de transport, l'amour s'explique autrement que les autres.

J'ai honte, Madame, de vous avouer que j'étois ravi, mais vous devez vous souvenir que je parle à ma confidente. Nous ne pouvions nous quitter, & tout le monde étoit prêt à partir, que nous n'avions pas encore songé à nous lever de dessus nos sièges. Deshayes dit quelque chose à Sylvie en passant devant elle, mais elle ne put lui répondre; & en la remenant, elle m'abandonna sa main qu'elle avoit dégantée, que je baifai cent fois, & que je tins toujours serrée dans la mienne. Je ne pouvois lui parler, & elle n'en avoit pas non plus la force. Nos soupirs & nos regards suppléoiert à la voix; mais ni le cœur ni les larmes ne pouvoient suffire. Enfin comme je me vis à quelques pas de sa porte: Hélas! lui dis-je, belle Sylvie, nous nous allons quitter dans un moment, & que ceux que je vais passer sans vous revoir, seront différens de celui-ci! Si par hazard vous vous réveillez cette nuit, pensez à un homme qui ne la va passer toute qu'à songer à vous. Ha! je ne me réveillerai point, me répondit Sylvie, avec un fouris; car je ne sçai pourquoi je dormirois plutôt cette nuit que les autres. Il fa-

lut se quitter à sa porte, & je m'allai mettre au lit, où je gardai fidèlement la parole que je lui avois donnée.

Vous ne voulez pas, Madame, que je vous cache un seul endroit de cette histoire; je sçai pourtant bien qu'il m'en est échapé beaucoup que je pourrois vous dire, sans qu'ils ne seroient pas dans leur place; mais pour vous dédommager, je vais vous raconter un songe que je fis cette nuit-là, & qu'on peut appeller lui seul une aventure. Il me semble que l'amour m'endormit exprès pendant une heure, pour me faire songer de la sorte.

Il me sembloit que j'étois au pied d'une montagne dans le plus beau vallon du monde. Tous les objets qui nous environnoient, étoient peints de diverses couleurs: ils paroissoient tout émaillés & avec tant d'éclat, qu'on eût dit que c'étoit quelque nouvelle matiere inconnue. Je ne sçaurois mieux vous peindre cela, qu'en vous faisant ressouvenir des promenades que nous avons quelquefois faites à Saint-Cloud, & que nous prenions plaisir, en descendant sur la rivière, à regarder ce beau côteau avec les triangles de crystal, qu'on appelle des Prismes. Enchanté de la beauté de cette vûe, j'allois de toutes parts pour tâcher d'apprendre ce que ce pouvoit être, quand je vis une maison qui surpassoit en beauté tout ce qui se peut imaginer. Les pierres

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

en étoient blanches & bleues ; je crois que c'étoit de l'albâtre & des turquoises, & le ciment qui les lioit , étoit de l'or émaillé. On voyoit d'espace en espace des carquois & des arcs en bas relief ; & il n'y avoit point de pierre sur laquelle on ne vît aussi de la même manière deux cœurs enflammés. Je souhaitai mille fois qu'un si beau lieu fût à moi pour le donner à Sylvie. Et il me vint dans la pensée que c'étoit le palais de l'Amour , & que le portrait de Sylvie ne pouvant manquer d'y être, j'aurois au moins le plaisir de le voir pendant que j'étois éloigné d'elle, souhaitant avec ardeur qu'on lui eût donné entre les plus belles le même rang qu'elle avoit dans mon cœur. Si vous vous étonnez de toutes ces beautés , c'est que vous ne sçavez pas que tout est précieux chez l'Amour. Je voulois voir tous les accompagnemens de cette maison, & je suivis une allée toute d'orangers chargés de fruit, mais aussi hauts que nos chênes : & cette allée étoit bordée des deux côtés, d'un canal dont le gravier étoit autant de grains d'or, mêlés de semences de perles. Au bout de l'allée c'étoit un grand parterre, où tout ce que je voyois étoit infiniment au-dessus de tout ce qu'on voit dans la nature. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vû des fleurs semblables. En quelques endroits c'étoit des bouquets de perles, en d'autres des rubis & des turquoises de différentes figures ; par-

tout les fleurs n'étoient que des pierreries, & tout cela ensemble composoit un parfum inimitable. Sur une infinité de petits arbrisseaux à fleurs, qui étoient en divers endroits de ce parterre, on voyoit un nombre incroyable de petits oiseaux de diverses couleurs qui chantoient tous un même air, & imitoient dans leur chant tous les tons de la musique. Mille jets-d'eaux qui paroissoient comme d'or & d'argent liquide, s'élevoient jusques dans les nues, & en retombant dans leurs bassins faisoient un gazouillement regulier, qui servoit comme autant d'instrumens pour accompagner le chant des oiseaux. Je m'étois assis sur du gazon pour jouir en repos de tant de délices, & comme j'en étois à demi enyvré, peu à peu je me laissois aller au sommeil. Mais voulant profiter des agréables idées dont j'avois l'imagination remplie, & le déplaisir de ne voir point Sylvie, m'ayant bien éveillé, je me mis à faire des vers qui n'avoient point de rapport à l'état où je me trouvois, mais qui étoient un présage de celui où je devois bien-tôt me trouver; & je m'apercevois bien que je les faisois malgré moi.

Du lieu où j'étois, j'allai dans un cabinet qui étoit bien digne de tout le reste; mais il est si difficile d'en faire la peinture, que je ne l'ose entreprendre. Il y avoit au milieu une table de jaspe transparent, soutenue de deux pieds de porphire aussi transpa-

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

rent, & tout autour de la table, des sièges de crystal, d'un ouvrage inconnu parmi les hommes.

Ce cabinet étoit percé de six portes, qui répondoient à six allées, au bout desquelles il y avoit des grottes pleines de figures si brillantes, qu'on les voyoit parfaitement du cabinet. Je vis au bout de chacune, douze Dames d'une parure extraordinaire; & comme je m'amusois à les considérer les unes après les autres, autant que je le pouvois faire, elles tournèrent du côté du cabinet, & y entrèrent toutes à la fois. Jamais je n'ai été plus surpris que je le fus alors. Ces douze Dames étoient des personnes que j'avois aimées, & je ne pouvois comprendre comment le hazard avoit pû les rassembler, & pourquoi vous n'y étiez point, ni vous ni Sylvie. Il me sembloit que les Dames étoient toutes dans l'âge où je les avois connues, & que toutes me regardoient d'un air irrité. Elles s'affirent autour de la table, pendant que je ne sçavois que devenir, & je sentoie en moi-même qu'il ne dépendoit pas de moi de m'en aller; outre que la curiosité me retenoit, & qu'il y en avoit une à qui j'aurois bien voulu parler. C'étoit une Demoiselle blonde, de l'âge de quinze ans, d'une beauté admirable, & du plus beau tein qu'on ait jamais vû; mais par malheur elle me paroissoit plus irritée que toutes les autres, & de tems en tems elle jettoit

toit sur moi des regards pleins de colere. Je ne sçavois que croire de ce que je voyois, mais je ne me trouvois point en sûreté; & je songeois comment je pourrois faire pour en fortir, quand cette Demoiselle blonde, la plus dangereuse ennemie que j'eusse - là, se leva de dessus son siège, & tenant quelques papiers à la main, dit à ces Dames: Voilà le coupable, & il n'est que trop convaincu; voyez ce que vous en voulez faire. En même tems elle leur parla à l'oreille, comme si elle eût recueilli les voix, & ensuite s'étant rassise, elle me dit: L'amour te condamne à aimer toujours ardemment, à avoir de la jalousie, & à ne croire jamais devenir heureux. Je voulus parler, & représenter qu'il y avoit là quatre de mes Juges qui étoient mes Parties, parce que je ne les avois pas aimées autant qu'elles l'avoient souhaité, & que j'avois eu raison de n'avoir pour elles qu'une simple complaisance; mais elles se leverent tout d'un coup, & chacune prenant par la main des hommes qui les attendoient, & que je reconnus pour avoir été mes rivaux, elles se séparèrent en diverses routes. J'avois bien envie de courir après cette blonde, dont s'étoit faisi certain Marquis qui m'avoit autrefois donné quelque traverse; & s'il faut dire le vrai, je le regardois encore avec jalousie; mais comme je voulus courir après elle, je m'é-

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

veillai, ravi de ce que ce n'étoit qu'un songe, & me mis à penser à Sylvie.

Cette vision, Madame, dit Sainville, ne vous a pas fait oublier en quel état nous étions Sylvie & moi, quand nous nous séparâmes la dernière fois. Songez-y bien; car il faut que vous vous le représentiez vivement. Je m'en souviens parfaitement, dit la Marquise. Si je vous laissois là sans vous dire la suite, continua Sainville, toute ignorante que vous êtes en amour, vous ne douteriez pas que de si beaux commencemens n'ont pas manqué d'avoir une suite bien agréable, & malgré votre fierté naturelle & l'indifférence que vous avez pour les amans, vous sentiriez quelque mouvement de la jalousie. Mais combien pensez-vous que cela a duré? Ce n'étoit qu'une trahison que me vouloit faire l'Amour, dont il sembloit pourtant qu'il m'eût comme averti par ce songe. Et pendant qu'il nous laissoit croire à Sylvie & à moi, qu'il n'attendoit plus qu'une occasion favorable pour nous rendre heureux, & qu'il la feroit naître à toute heure, dès le lendemain au soir, sans aller plus loin, il détruisit tout ce qu'il avoit fait, hormis la passion violente qu'il avoit mise en mon cœur. Comme je n'ai pas assez de bien pour faire la fortune de Sylvie, je songeois déjà à m'acquérir ses parens & ses amis à force de services & de complaisances: afin qu'ils ne regardassent



pas de si près aux intérêts que l'on considère ordinairement dans ces rencontres, plus que le reste. Et me croyant sûr de son cœur, je ne craignois point qu'elle s'engageât ailleurs, à moins que d'y être absolument forcée, & qu'encore ce ne seroit pas sans m'en avertir.

J'allai de bonne heure chez Sylvie, que je trouvai seule dans une chambre extrêmement parée; & dans la joye dont mon cœur étoit plein, elle me parut mille fois plus belle que jamais. Comme je vis que nous étions seuls, je lui pris la main, & la lui baifai, en lui disant: Belle Sylvie, vous connoissez mon amour, il n'y a que vous & moi, ne craignez-vous point que je vous fasse quelque violence? Voilà la seule chose au monde que j'aye dite à Sylvie dont elle put s'offenser. Non, me dit elle en me regardant assez tendrement. Sa mère l'appella dans ce tems-là, & je ne pus lui dire autre chose sinon: Vous avez raison; car je n'ai pas moins de respect que d'amour.

Je la suivis d'assez près, & je trouvai heureusement qu'il y avoit déjà du monde dans la chambre. J'avois besoin de ce secours-là; car j'étois si ému de m'être vu seul avec Sylvie, que j'avois bien de la peine à me remettre; & dans la foule on ne s'apercevoit pas de mon trouble. On se mit en conversation en attendant les joueurs, & on parla de l'amour, Chacun le

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

définit à sa maniere, & je vis bien que personne n'en sçavoit tant que moi. Sylvie ne disoit rien; j'étois ravi de voir qu'elle sçavoit se taire & qu'elle ne vouloit point paroître sçavante sur une matiere qu'elle devoit ignorer. Mais il falut enfin qu'elle dît son sentiment, Une Dame de la compagnie lui ayant demandé ce qu'elle en pensoit; Madame, répondit Sylvie, il faut me demander ce que je m'en imagine: car c'est un país où je n'ai jamais voyagé, & dont je n'ai pas ouï parler; & n'en ayant nulle connoissance, je n'en puis rien dire qu'en devinant. Mais, lui dit cette Dame qui la vouloit faire parler, parce qu'elle sçavoit bien qu'elle avoit de l'esprit, est-ce que vous n'avez jamais aimé qui que ce soit? Je crois bien, que pour de l'amour vous ne l'avez pas encore senti; mais n'avez vous eu ni amitié ni affection pour personne? Il y a donc, dit Sylvie de la différence entre l'amour, l'amitié & l'affection? Assurément dit cette Dame, & quelquefois une différence bien sensible. Je vous avoue que je n'entens point ces nuances, répondit Sylvie; mais j'aime bien Phenice, & que ce soit amour ou amitié, je me sens le cœur assez bien fait pour aimer toute ma vie constamment, pourvû qu'on ne me trompe point. En disant cela elle jetta les yeux sur moi, & les miens l'assurèrent d'une fidélité inviolable.

Nous touchons de si près à ce funeste moment qui commence mes malheurs, que j'ai besoin de m'interrompre moi-même pour reprendre mes forces. Je vous jure, Madame que si c'étoit vous qui m'eussiez fait le tour que m'a fait Sylvie, je n'y aurois pas survêcu trois jours, & la grandeur de ma perte m'auroit fait faire de terribles sacrifices. Mais j'ai pardonné quelque chose à l'âge de Sylvie, qui ne lui permet peut-être pas de connoître toute son injustice; & outre que je suis déjà plus avancé que je ne le souhaiterois, j'espere qu'elle en aura quelque repentir, quand elle y aura fait réflexion, quoique je ne songe nullement à en profiter.

Nous étions ce jour-là chez cette Parente malade: Sylvie me demanda si je voulois jouer à l'ombre, & le jeu étoit comme notre rendez-vous, plutôt qu'un commerce d'intérêt. Nous nous mîmes à jouer; elle, une autre, & moi; & nous jouyons paisiblement quoique sans songer au jeu.

En cet endroit du récit de Sainville on entendit un grand cri dans la rue, & un carrosse s'arrêta devant le logis de la Marquise. Une de ses filles en ouvrit une fenêtre, & elle vit à la lueur des lanternes, trois ou quatre hommes qui environnoient le carrosse, & dont il y en eut un qui lui montra le pistolet. Elle referma vîte la fenêtre, & dit ce qu'elle avoit vû. Sainville fut aussi-tôt dans la rue l'épée à la main,

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

comme on crioit déjà de toutes parts, aux voleurs; & il s'attachoit à un de ces hommes qui l'avoit tiré; mais enfin cet homme prit la fuite aussi bien que les autres, & Sainville qui étoit animé, le poursuivit sans lui donner de relâche. On visitoit cependant le carrosse où il n'y avoit que deux femmes, dont l'une toute évanouie qu'elle étoit ne laissoit pas de paroître fort jeune & très agréable. La Marquise la fit porter chez elle par ses gens, & prenant en même tems par la main cette autre femme, qui étoit encore toute tremblante, & que la frayeur avoit toute défigurée, elle la mena à sa chambre. On fit revenir celle qui étoit évanouie à force de remèdes, mais la peur l'avoit tellement saisie, qu'elle retomboit incessamment en foiblesse; ce qui obligea la Marquise de la faire mettre au lit. Cette autre femme, qui commençoit à se remettre, faisoit de grands complimens à la Marquise, des bontés qu'elle avoit pour elle & pour sa nièce, & la Marquise les lui rendoit au double. Une parente de la Marquise qui avoit toujours demeuré à la porte de la rue pour sçavoir ce que c'étoit que ces Dames, & les gens qui avoient attaqué le carrosse, entra dans la chambre, & vint dire à la Marquise, que ces Dames ne lui étoient pas inconnues. Cela obligea la Marquise à la regarder de plus près; & elle la reconnut effectivement pour une Dame

de son voisinage, avec qui elle avoit joué quelquefois. Madame, lui dit-elle, la frayeur que vous avez eue a fait le même effet sur moi qu'elle a fait sur vous; elle me déguisoit pour vous, comme elle vous déguisoit pour moi, & il a falu que ma cousine m'apprit à vous reconnoître. Je vous demande pardon, dit cette Dame à la Marquise, vous voyez bien le trouble où j'étois; mais tout ce que je vous puis dire, c'est que j'aime bien mieux que ma nièce & moi vous devions ces bontés, qu'à toute autre. Ce qui m'empêchoit de vous reconnoître, ajouta-t-elle, c'est que je vous croyois toujours en Provence. Vous aviez raison de le croire, dit la Marquise, personne ne sçavoit mon retour, ce n'est que d'hier au soir que je suis à Paris. Mais voyons ce que fait Mademoiselle votre nièce. Elles la trouvèrent assoupie, & la Marquise dit, qu'il faloit la laisser reposer. Cependant cette Dame se mit à faire de grands complimens à la Marquise, & après bien des excuses de l'incommodité que sa nièce lui causoit, elle prit congé d'elle pour aller mettre ordre à quelque chose dans sa maison, & revenir querir sa nièce. La Marquise lui dit qu'elle l'attendoit à souper, & sur ce qu'elle voulut faire des façons, elle ajouta qu'elle ne lui rendroit sa nièce qu'à cette condition, & qu'elle ne lui conseilloit pas même de l'emmener jusqu'à ce qu'elle fût

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Syvic.

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

bien remise. Cette Dame monta en carrosse, & la Marquise n'ayant plus rien qui l'occupât, commença à s'apercevoir que Sainville étoit bien long-tems à revenir. Elle en demanda des nouvelles, & comme on ne lui en put dire dans la maison, elle en fit demander dans la rue. Les voisins dirent que le Gentil-homme qui étoit forti l'épée à la main de chez elle, avoit poursuivi un de ceux qui avoient attaqué le carrosse, & que depuis ce tems-là ils ne sçavoient ce qui étoit arrivé, si non que dans le même tems le Guet avoit pris & emmené deux hommes en prison, & qu'apparemment ce n'étoit point des voleurs. La Marquise entra en inquiétude de ce que pouvoit être devenu Sainville, ayant tout sujet de craindre pour lui, & à cause de l'occasion qui venoit de se présenter, & parce qu'elle sçavoit bien qu'il avoit une affaire un peu fâcheuse. Elle envoya de toutes parts demander de ses nouvelles; & une heure après on lui vint dire que deux hommes s'étoient battus auprès de la Croix-rouge, & qu'il y en avoit un qui avoit rompu son épée dans le corps de l'autre. Et ne les nomme-t-on point, demanda la Marquise? Non, Madame, lui répondit-on, personne ne les connoît. Et que sont-ils devenus enfin, reprit la Marquise? Madame, on ne sçait, dit celui qui lui parloit, le vent avoit éteint presque toutes les lanternes, & ils se sont perdus dans  
l'ob-

l'obscurité. Il n'y avoit rien là qui ne donnât de la frayeur à la Marquise. Et repassant tout ce qu'on lui avoit dit, elle trouvoit que Sainville pouvoit toujours y avoir part; & ce qui l'allarmoît davantage, c'est de ce qu'elle ne le voyoit point en effet, & de ce qu'il ne lui faisoit point sçavoir de ses nouvelles. Dans les tristes imaginations que cela lui donnoit, elle ne put s'empêcher de crier: Ah, pauvre Sainville! A ce cri, cette Demoiselle qui n'étoit que légèrement assoupie, se leva brusquement sur le lit, & cria de son côté: Hé mon Dieu! qu'est-ce donc que tout ceci? la Marquise s'approcha d'elle pour lui demander ce qu'elle avoit, & cette Demoiselle la reconnoissant, se remit dans le lit, & lui dit que c'étoit un songe qui l'avoit réveillée. Elle voulut ensuite lui faire un compliment de toutes les bontés qu'elle avoit pour elle, rejetant sur l'accident qui lui étoit arrivé, toutes les incivilités qu'elle avoit pu faire, & de ce qu'elle ne l'avoit point reconnue; mais elle dit cela avec tant de confusion, qu'elle en fit pitié à la Marquise, qui craignit qu'un mal qui la troubloit de la sorte n'eût de fâcheuses suites. La Marquise lui conseilla de se reposer, & de tâcher de se remettre, afin de souper avec sa tante qui alloit revenir; & elle s'en alla rêver auprès du feu à l'aventure de Sainville, dans laquelle elle ne pouvoit rien connoître, & où elle vo-

LIV. II.  
C H A P.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIVRE II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

voit tout à appréhender. Elle craignoit si fort qu'il n'eût été tué, qu'elle fouhaita cent fois qu'il fût un de ces deux hommes qu'on avoit menez en prison, quoique ce fût un des plus grands malheurs qui lui pût arriver, y allant de sa liberté & de toute sa fortune; mais elle étoit résolue d'employer toutes choses pour lui, jusques à obliger son mari à le redemander au Roi pour le prix de tous ses services. La tante de cette Demoiselle arriva pour lors accompagnée de sa sœur & de deux ou trois de ses amies, qui firent mille complimens à la Marquise, des honnêtetés qu'elle avoit pour leur parente; & comme elles voulurent s'approcher de cette Demoiselle pour lui demander en quel état elle se trouvoit, elle les pria de la laisser en repos. La Marquise leur dit aussi, que dans l'état où elle la voyoit, elle avoit plus besoin de repos que de toute autre chose, & qu'il n'y avoit que cela qui la pût bien remettre; ajoutant qu'elle espéroit de leur bonté qu'elles ne feroient pas scrupule de lui confier leur nièce. Ces Dames témoignèrent à la Marquise qu'elles ne consentoient qu'avec beaucoup de peine à lui donner cette incommodité. Mais voyant qu'il y avoit quelque péril pour la santé de leur nièce à la transporter dans un tems qu'elle n'étoit pas encore revenue de son émotion, & qu'elle-même ne le fouhaitoit pas, après bien des honnêtetés de part &



d'autre, elles se retirèrent, sans vouloir demeurer à souper quelque effort que pût faire la Marquise, pour les retenir; & ne revinrent que le lendemain.

La Marquise ne fut pas fâchée de se trouver seule, parce que dans l'appréhension où elle étoit pour Sainville, elle souhaitoit de n'être point contrainte. Elle donna de nouveaux ordres d'en aller chercher des nouvelles, & d'en demander de maison en maison jusques au lieu où on avoit arrêté les deux hommes qu'on avoit menez en prison, disant tout haut que, à quelque heure que Sainville pût venir, ou quelqu'un de sa part, on le fit entrer dans sa chambre. La Demoiselle malade qui entendit ces paroles, comprit qu'il étoit arrivé quelque chose à Sainville, & que la Marquise en avoit de l'inquiétude. Madame, lui-dit-elle, est-ce qu'il est arrivé quelque chose à Monsieur de Sainville? Oui, Mademoiselle, répondit la Marquise, au moins j'ai lieu de le craindre: car quand on a arrêté votre carrosse, il a descendu l'épée à la main, & nous ne l'avons pas vû depuis. Quoi! dit cette Demoiselle, c'est Monsieur de Sainville qui est venu à notre secours? Non seulement c'est lui, repartit la Marquise, mais il n'y a eu que lui; & c'est une cruelle chose, qu'il ait été si mal payé d'un si bon dessein; car je ne sçaurois douter qu'il ne soit mort, ou qu'il ne soit un des deux hom-

L. IV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIVRE II.

CHAP.

XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

mes que l'on a emmenés en prison. Et elle conta tout de suite ce qu'on lui avoit dit. Ah ! Madame , s'écria cette Demoiselle , Monsieur de Sainville est trop généreux , & je suis la plus malheureuse personne du monde. Elle vouloit dire autre chose , mais elle ne put faire qu'un grand soupir. La Marquise voyant que cette Demoiselle pouvoit avoir besoin de prendre quelque chose , dit à une fille qu'on fit servir à souper , & on mit la table auprès du lit. Comme on eut apporté de la lumière , elle vit cette Demoiselle toute éplorée , & lui demanda si elle n'étoit point encore remise de ce qui lui étoit arrivé. Ah ! Madame , répondit-elle , le coup est trop grand pour une personne aussi foible que moi , & quand j'aurois la force d'y résister , je ne sçaurois souffrir sans une douleur extrême qu'un aussi honnête homme que Monsieur de Sainville se soit exposé si obligeamment pour moi , & qu'il ait si mal réussi pour lui. La Marquise l'embrassa tendrement , ravie de voir des sentimens si bons dans une personne si jeune ; & toute affligée qu'elle étoit elle-même , elle se mit à la consoler. Mademoiselle , lui dit-elle , si Sainville avoit été tué , il ne seroit pas possible que nous ne le tussions à cette heure , mais on ne m'a point dit qu'il y eût personne de mort , & s'il lui est arrivé quelque autre accident ,

nous en apprendrons fans doute des nouvelles bien-tôt, & nous y remédierons.

Le foupper n'étoit pas fini, que les gens que la Marquife avoit envoyez pour apprendre des nouvelles de Sainville, lui vinrent dire qu'ils n'avoient rien appris autre chose, finon qu'un homme qui en avoit blessé un autre auprès de la Croix-rouge, avoit été poursuivi jusques au bout de la rue de Grenelle, & que le guet l'ayant pris, on l'avoit mené en prison avec le blessé; Qu'il y en avoit un, qui avoit un ruban jaune; & que tout le monde disoit qu'il n'y avoit point de quartier pour eux, parce qu'ils s'étoient battus en duel. La Marquise parut inconsolable de ce qu'on venoit de lui dire. Un ruban jaune, s'écria-t-elle? Ha! il ne faut plus douter que ce ne soit le pauvre Sainville; est-il possible que je ne sois revenue que pour être cause de sa perte? En même tems elle se jetta sur le lit & dit à cette Demoiselle: Mademoiselle de quelque maniere que soit la chose, le pauvre Sainville est perdu. Elle fut bien étonnée de ce qu'elle ne lui répondit point après l'avoir vûe si affligée de ce qu'on ne sçavoit ce qu'étoit devenu Sainville, elle la prit par la main, & la trouvant froide & fans mouvement, elle cria qu'on vînt à elle. Cette pauvre Demoiselle étoit évanouie, & il sembloit qu'elle fût morte. Elle fut plus d'un gros quart d'heure à revenir, quelque

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

chose qu'on lui pût faire , & quand elle commença à se reconnoître : Hélas ! dit-elle , ferai-je cause de tous ses malheurs ? Madame , ajouta t-elle en regardant tristement la Marquise , que j'ai de choses à vous apprendre : hé ! que je serois heureuse si j'étois morte il y a six mois ! La Marquise étoit si affligée , qu'elle n'entendoit presque pas ce que lui disoit cette Demoiselle , & n'ayant pas moins besoin qu'elle de consolation , elle ne songeoit plus à lui en donner. Elle se mit au lit auprès d'elle , & fit veiller des gens dans sa chambre afin qu'on ne manquât pas de la venir lever des qu'il seroit jour. La nuit se passa en des inquiétudes perpétuelles , la Marquise songeant toujours à chercher des biais pour sauver Sainville , & n'en pouvant trouver , & cette Demoiselle pleurant & soupirant sans cesse , & cela sans se dire un mot l'une à l'autre. Le jour venu , la Marquise sortit en carrosse , recommandant à une de ses parentes d'avoir soin de cette Demoiselle , à qui elle fit des excuses de ce qu'elle la quittoit. Elle courut à toutes les prisons pour apprendre des nouvelles de Sainville , & on lui dit par-tout qu'on ne le connoissoit pas. Elle alla chez le Chevalier du Guet ; mais il étoit allé à Saint-Germain , elle ne douta point que ce ne fût pour demander au Roi ce qu'il vouloit qu'on fît de deux prisonniers qui s'étoient battus en duel. Dans les

allarmes où elle étoit, elle ne trouvoit encore rien de si fâcheux, que de ne sçavoir où pouvoit être Sainville, pour lui témoigner sa douleur, & sçavoir ce qui s'étoit passé afin de le pouvoir mieux servir.

Après avoir couru inutilement toute la Ville, & avoir fait parler des gens d'importance au Premier President & au Lieutenant Criminel, & à d'autres Officiers de cette conséquence, elle revint enfin chez elle, presque désespérée. Elle trouva cette Demoiselle, qu'on peut dire qu'il l'étoit tout-à-fait. Il y avoit plus de deux heures que ses tantes étoient avec elle, sans en avoir pû tirer une seule parole. Elle étoit dans une agitation terrible, & de tems en tems elle tomboit en foiblesse. La Marquise n'avoit pas la force de parler à personne, & croyant que les Dames sçavoient ce qui étoit arrivé à Sainville, & la part qu'elle y prenoit, elle les supplioit de lui pardonner, si dans l'embarras où elle se trouvoit, elle ne les pouvoit entretenir.

Enfin cette Demoiselle dit à ses tantes, qu'elle les prioit de s'en aller, & de la venir querir sur les six heures du soir. Et quand elles furent forties, Madame, dit-elle à la Marquise, je vois bien que je meurs, & je ne mourrois pas contente, si je ne vous avois dit tout ce que j'ai sur le cœur. Je vais tâcher de me remettre, afin de pouvoir vous l'apprendre, & si vous sçavez

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. II  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

quelque chose qui redonne des forces , je vous prie de me le faire donner tout-à-l'heure, de peur que la foiblesse & l'ennui ne me consomment avant que de vous avoir révélé mon secret. La Marquise fit donner un bouillon à cette Demoiselle , dans lequel elle mit d'une essence excellente qu'on lui avoit envoyée d'Italie pour fortifier le cœur & le cerveau. Elle en prit aussi pour elle-même , & ayant sçû de cette Demoiselle qu'elle ne vouloit pas manger , elle dit à tout le monde de se retirer. Lorsqu'elles se virent seules , cette Demoiselle jetta un grand soupir , & après avoir prié la Marquise de la vouloir embrasser , Madame, lui dit-elle , je devois mourir de honte des choses que je vais vous dire , mais il faut se faire justice une fois en sa vie. Je la dois à un homme que j'ai rendu malheureux , je la dois à vos honnêtetés , & mon repentir la demande. En cet endroit elle commença à sangloter de telle sorte , que la Marquise craignit qu'elle n'allât expirer. Elle se remit pourtant , & elle alloit parler , quand on vint dire à la Marquise qu'il y avoit un homme en chaise à la porte qui demandoit à lui parler. La Marquise dit qu'on le fit venir , & elle s'alla mettre auprès du feu pour le recevoir. Il monta en même tems , & entra le manteau sur le nez & le chapeau enfoncé , comme un homme qui auroit eu mauvais dessein. La Marquise fut bien éton-

née de voir entrer de cette manière un homme dans sa chambre ; mais elle le fut bien davantage quand elle vit que c'étoit Sainville. Elle courut l'embrasser, & lui demanda par quel bonheur elle le revoyoit encore, & si-tôt, lui reprochant obligeamment qu'il lui avoit donné les plus terribles alarmes du monde. Madame, répondit-il, vous pouvez croire que si j'avois pû vous donner de mes nouvelles, je n'aurois eu garde d'y manquer ; j'ai trop de preuves de votre amitié pour ne pas douter que vous n'avez eu quelque inquiétude. Dites donc des plus cruelles qu'on puisse avoir, repartit la Marquise. Je ne voudrois pas que vous les eussiez eues ; mais je veux bien vous donner la satisfaction de vous apprendre, que je n'ai jamais senti rien de semblable pour personne. Ne vous amusez point à me faire des remerciemens, apprenez-moi seulement si vous êtes en sûreté, & tout ce qui vous est arrivé depuis hier au soir. Vous sçavez, Madame, dit Sainville, que parmi les gens qui avoient attaqué ce carrosse devant votre porte, il s'en trouva un qui me voyant aller à lui l'épée à la main, me tira un coup de pistolet. Je m'abandonnai sur lui, résolu de le tuer. Il se défendit assez opiniâtement ; mais les voisins ayant crié aux voleurs, il prit la fuite aussi-bien que les autres. J'étois si piqué, que je le poursuivis de toute ma force, & je l'attrapai au-

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. II.  
 CHAP.  
 XXXII.  
 Histoire de  
 Sainville &  
 de Sylvie.

près de l'Abbaye des Prémontrés. Comme il vit que je le ferrois de près, il se retourna & se défendit assez vigoureusement; mais je lui portai un coup dans le corps où je laissai la moitié de mon épée. En voulant revenir ici, je me trompai, & je m'en allois assez froidement dans la rue de Grenelle, quand les Archers du Guet, qui venoient d'arrêter un homme blessé, me voyant l'épée à la main, se jettèrent sur moi, & m'arrêtèrent sans que j'eusse le loisir de me mettre en défense; ce qui m'auroit même été fort inutile. Ils me menèrent au Fort-l'Evêque, avec cet homme blessé, qui n'en pouvoit plus, & qu'ils étoient contraints de porter à quatre. En entrant dans la prison, on le mit sur le lit du Geolier, croyant qu'il alloit expirer. Je le crus aussi, & je m'approchai de lui pour lui demander s'il ne souhaitoit point quelque chose de mon service. Je le reconnus pour un assez brave garçon, que j'avois vû cent fois en ma vie, & le nommant par son nom, Qui vous a mis en cet état-là, lui dis-je? Il me sembla que ma voix avoit rappelé ses forces; mais ce fut pour me regarder fixement, & s'écrier? Messieurs, voilà l'assassin. Ce mot me surprit. Moi, dis-je: en ai-je l'air? Messieurs, ajoutai-je, cet homme est plus mal qu'on ne pense, & il a encore plus besoin d'un Confesseur, que d'un Chirurgien. Il y avoit dans le Fort-l'Evêque un Chirurgien, qui



venoit panser un Mousquetaire, qu'on dit qui s'étoit blessé en se voulant sauver de prison. On l'appella pour visiter la Roque, c'est le nom de celui dont je parle, & d'abord qu'il eut vû la playe, il en jugea mal. Il dit pourtant que pour en bien juger, il lui falloit tirer la pointe d'une épée qu'il avoit dans le corps : & ayant envoyé querir un de ses garçons pour lui aider, il la tira, mais quand il vit qu'elle avoit près d'un pied de long, il n'y a rien à espérer, dit-il, cet homme ne fera point-là demain à midi. Dans ce tems-là, un Archer apporta l'épée qu'ils m'avoient ôtée en m'arrêtant, & en l'ajustant devant tout le monde avec la pointe qu'on venoit de tirer, on vit clairement que ce n'étoit qu'une même épée rompue en deux, & on me demanda si elle n'étoit pas à moi. Je répondis fièrement qu'oui; mais ce que venoit de dire ce malheureux, en m'accusant de l'avoir assassiné de mon épée rompue, me fit craindre qu'il ne mourût avant que de m'avoir justifié, & je pressai le Geolier de faire venir un Confesseur pour l'affister à la mort. Le Confesseur vint, mais il n'en put rien tirer, parce qu'il tomboit à tout moment en foiblesse. Pour moi, j'eus beau faire, on m'envoya dans un cachot les fers aux pieds, quoique je protestasse de mon innocence. Je fis prier le Geolier de me venir voir pour une chose d'importance; & après lui avoir dit que je

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. II.  
 CHAP.  
 XXXII.  
 Histoire de  
 Sunville &  
 de Sylvie.

ne craignois nullement l'événement de cette affaire , je lui fis connoître que j'avois bien des amis de qui il dépendoit, & qui lui sçauroient mauvais gré de m'avoir si maltraité. Il voulut se défendre sur ce qu'il n'en étoit pas le maître ; mais il ne se défendit pas de même de six louis d'or que je lui mis dans la main. Et à la considération de M. le President . . . . pour qui je lui donnai un billet tout ouvert, il me fit donner une bonne chambre & un bon lit, & il soupa même avec moi. Je le priai instamment de vouloir me donner quelqu'un pour porter un autre billet dans la rue Taranne, à une Dame que je dis de mes parentes, & qui seroit en peine de moi ; mais il s'en excusa sur ce qu'il étoit déjà bien tard, & me fit comprendre qu'après l'accusation de la Roque faite en présence de tant de gens, tous les services qu'il pourroit me rendre, ne feroient que l'embarasser, & qu'il hazardoit beaucoup en m'ôtant les fers. Il n'avoit pas laissé d'envoyer mon billet au President . . . . qu'on avoit trouvé couché ; mais il avoit mandé par un de ses gens qu'on me traitât bien, & qu'il me verroit le matin de bonne heure. Je ne vous dis point les inquiétudes que j'avois de celles que je ne doutois pas que vous n'eussiez ; c'est ce qui m'a le plus mal fait passer la nuit. Le matin sur les sept heures, le President . . . . m'est venu voir, & après m'avoir fait con-

ter toute l'aventure d'hier au soir, dans laquelle je lui avois dit naïvement toute la vérité, & dont il m'a crû, il m'a dit qu'il n'y avoit rien de fâcheux que l'accusation de cet homme, & que pourvû que ce ne fût point un duel, il m'en tireroit bien-tôt. Il m'a demandé ensuite de vos nouvelles, m'assurant qu'il avoit toujours eu pour vous une extrême considération. Et comme nous parlions de bien des choses différentes, on est venu me dire que le blessé se mouroit, & qu'il demandoit à me voir. Le President qui a voulu être témoin de ce qui se passoit, m'y a mené lui-même. D'abord que nous avons été entrés dans la chambre, la Roque m'ayant appercû, m'a crié d'une voix assez foible, Monsieur, dit-il, je me meurs, & je mourrois désespéré, si je ne vous avois pas demandé pardon de vous avoir si injustement accusé. En même tems il a voulu qu'on écrivit ce qu'il avoit à dire. Il étoit déjà si foible, qu'il n'avoit pas la force de parler, & il ne l'a fait que pour me justifier pleinement, en disant devant tout le monde, que c'étoit lui qui s'étoit chargé d'enlever une Dame à la prière de son mari; & que me voyant aller à lui l'épée à la main, il avoit eu dessein de me tuer d'un coup de pistolet, s'y trouvant d'autant plus animé, qu'il m'avoit reconnu, & qu'il craignoit aussi que je ne le reconnusse; mais que je l'avois tué en galant homme, & comme un

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.  
Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

homme dont Dieu se feroit pour le châtier. On lui a demandé qui étoit cette Dame qu'il vouloit enlever, où on la vouloit mener, & qui étoit celui qui le lui faisoit faire. Il a répondu que ce n'étoit que pour la mettre dans un Couvent, & qu'il croyoit avoir pris un carrosse pour l'autre. Il n'en a pû dire davantage, on ne l'a pas voulu. Il m'a prié de l'embrasser, & de lui pardonner; & après nous avoir dit tout bas, au President & à moi, qui étoit le mari, qui a voulu faire faire cette violence à sa femme, il est mort entre mes bras. Sur la déposition de la Roque le President.... a dit que j'étois pleinement justifié; & sans s'amuser aux formalités, il m'a pris sur sa parole, & m'a emmené chez lui, où je n'ai pas voulu dîner dans l'impatience que j'avois de vous voir.

Ah! Sainville, dit la Marquise, si vous sçaviez ce que vous me coutez, vous ne me feriez jamais de reproche. Là-dessus elle lui conta tout ce qui s'étoit passé depuis le soir précédent, sans lui parler des Dames, & il ne pouvoit fournir à la remercier de tant de marques d'une véritable & généreuse amitié. Mais vous ne sçavez pas tout, ajouta-t-elle, à qui pensez-vous avoir rendu service en empêchant la violence qu'on vouloit faire? Pour cela, dit-il, je ne le sçai pas, car je n'approchai point du carrosse, & je ne vis que les gens qui

l'avoient environné. C'est, lui dit-elle tout bas une personne que j'ai vû que vous ne haïssiez point, & dont je vous fis même un peu la guerre dans le tems que vous commenciez à m'en conter, & j'y étois plus sensible que je ne le devois. Venez, venez voir, dit-elle tout haut, & louez-vous de la bonne fortune qui vous a donné occasion de servir une belle Demoiselle, qui n'a pas été moins en peine que moi, de ne sçavoir ce que vous étiez devenu. En même tems ayant mené Sainville dans la ruelle du lit, elle alla tirer le rideau du pied, elle lui fit voir cette Demoiselle. Il n'est pas possible de dire la surprise de Sainville. Il se retira trois pas, & fut sur le point de sortir de la chambre; mais craignant que la Marquise ne s'apperçût du trouble où il étoit, Madame, lui dit-il, Mademoiselle a les plus beaux yeux du monde; mais il y a trois mois que je sçai qu'elle ne les a pas aussi bons, & le grand jour lui pourroit faire mal. En disant cela, il ferma le rideau que la Marquise avoit ouvert, & fit bien comprendre à cette Demoiselle qu'il ne la vouloit pas voir. Sainville étoit si troublé, qu'il ne sçavoit que dire ni que faire. Et la Marquise croyant que c'étoit la crainte de lui donner quelque jalousie, qui faisoit qu'il témoignoit si peu d'empressement pour cette Demoiselle; elle lui fit voir qu'il ne devoit rien appréhender, &

LIV II,  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

lui dit en riant, & le pouffant vers le lit, qu'il sçavoit mieux faire un coup d'épée, que des civilités. Tout cela ne faisoit que l'embarrasser davantage; mais enfin cette Demoiselle le tira elle-même d'embarras, où elle l'y replongea encore plus fort. Monsieur lui dit-elle, j'ai tant de remerciemens à vous faire que je ne sçai par où commencer; & je supplie très-humblement Madame la Marquise d'avoir la bonté de songer à vous témoigner ma reconnoissance. Je ne le sçau-rois mieux faire, dit la Marquise qu'en ap-prenant à Sainville tout ce qui s'est passé depuis que nous vous tirâmes du carrosse. Elle lui en fit tout le récit, & par mille en-droits qu'elle n'entendoit pas, & qu'elle attribuoit en elle-même au trouble où elle avoit vû cette Demoiselle, elle ouvrit mille playes dans le cœur de Sainville, & le mit en tel état, qu'il étoit sur le point de re-perdre encore une fois ce qui lui restoit de raison. Il tâcha de se remettre pour faire des honnêtetés à cette Demoiselle, & il lui dit enfin qu'il avoit bien du déplaisir de l'in-sulte qu'on lui avoit faite en la prenant pour une autre, mais qu'il avoit de la joye de ce que cela lui avoit donné occasion de lui ren-dre un médiocre service, & que s'il avoit sçu que c'étoit elle, il auroit fait davanta-ge; qu'au reste il la supplioit de ne lui en plus faire de remerciemens, & qu'il étoit trop bien payé des inquiétudes qu'il apprenoit  
noit

noit qu'elle avoit eues pour lui. Cette Demoiselle lui dit encore quelque chose d'une voix entre-coupée, qui faisoit bien voir qu'elle avoit de la peine à parler. La Marquise lui proposa de manger, & lui dit qu'il falloit se réjouir ensemble de la liberté de Sainville, & elle alla aussi-tôt dire qu'on leur fît à dîner.

Sainville la voulut suivre; mais elle lui dit d'entretenir cette Demoiselle: & en entrant dans une autre chambre; je voudrois, ajouta-t-elle, pour rendre votre histoire plus complete, que ce fût là votre Sylvie. Que vous êtes injuste, lui répondit Sainville, de faire un souhait semblable? Ne trouvez-vous pas cette Demoiselle assez agréable pour être fâchée de la voir infidèle? Sainville ne put s'empêcher d'approcher du lit de cette Demoiselle, parceque la Marquise ne ferma point la porte qu'elle ne le vît auprès d'elle, à qui elle dit seulement qu'elle lui faisoit excuse de la laisser pour un quart d'heure; mais qu'elle trouveroit Sainville de meilleure conversation qu'elle.

Sainville s'affit en tremblant auprès du lit, & cette Demoiselle s'approchant de lui pour n'être pas entendue d'une fille, que la Marquise venoit d'envoyer dans la chambre; Monsieur, lui dit-elle, je vois bien que vous me fuyez? & il y a déjà quelque tems que je me suis apperçue que vos yeux ne craignoient rien tant que la rencontre des miens.

LIV. II.  
 CHAP.  
 XXXII.  
 Histoire de  
 Sainville &  
 de Sylvie.

Vous avez raison de me traiter de la sorte; & si j'ai à me plaindre, ce ne peut être de vous. Mais, Monsieur, si après tant d'amour il vous reste encore quelque considération pour moi, écoutez seulement ce que je vais vous dire. Je ne demande point que vous m'aimiez, je serois trop injuste de le souhaiter; & vous en êtes trop bien persuadé après toutes les choses, qui sont arrivées; mais je vous prie de me pardonner des injustices que l'on m'a fait faire, & auxquelles je n'ai consenti que par foiblesse.

Ha! que me dites-vous là, Sylvie, s'écria Sainville; y a-t-il de la sincérité, & ne pouvant douter d'un amour que vous avez si souvent éprouvé, voulez-vous r'ouvrir mes playes, & me faire rentrer dans mes chaînes, pour me faire sentir de nouvelles persécutions. Non, non, dit Sylvie c'est un véritable repentir, & je vous en fais vous-même le juge. Vous n'ignorez pas ce qui s'est passé, & l'état où je me trouve avec le plus ingrat de tous les hommes. Je ne reconnois que trop, qu'il ne m'a jamais aimée sincèrement, & le perfide, pour me faire perdre un homme que j'aimois, & dont il me voyoit tendrement aimée, ne se trouvant pas assez de mérite pour m'acquérir, a employé toutes sortes d'artifices pour le détruire dans mon cœur. Je ne scaurois nier que je n'aye eu de la foiblesse; mais attaquée de tous côtez par des gens qu'on avoit



animez contre vous, par mes tantes, qu'un lâche intérêt aveugloit, & par mille autres ressorts qu'on faisoit jouer en même tems, il n'étoit pas difficile de séduire mon cœur après avoir séduit mon esprit.

LIV II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

Mais combien de fois vous ai-je plaint avec des larmes, dans le tems que je croyois avoir sujet de me venger? combien de fois ai-je pris votre parti contre moi-même, & quel bien n'ai-je point dit de vous, pendant qu'on m'en persuadoit tous les maux imaginables? Je vous dois cette satisfaction, & je me la dois à moi-même, & pour le prix de cet aveu & de mon repentir je vous demande seulement que vous ajoutiez foi à mes paroles. S'il vous reste encore quelque doute, croyez-en mes larmes, qui n'ont cessé de couler depuis que je vous ai perdu, & croyez en l'amour que je vous avois témoigné. Ha! Sylvie, dit Sainville, où m'êtes-vous venu chercher? Je ne croyois pas qu'on pût rien ajouter à mes malheurs; mais ce que vous venez de me dire, me rend plus malheureux que jamais. Ne méritois-je point que vous vous éclaircissiez avec moi de tant d'impostures? & n'est-ce pas la dernière des injustices d'en avoir crû mes ennemis sur leur parole, & de m'avoir condamné sans m'entendre? mais pourquoi me donner de la jalousie, quand je vous servois avec tant d'ardeur & de sincérité? Pourquoi m'attirer les yeux de tout le monde si ce n'étoit pour

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

les détourner de dessus mon rival, & pourquoi caresser à ma vûe un amant si indigne de vous, qui déclaroit tout haut qu'il ne songeoit point à vous épouser, si vous n'aviez pas dessein de me désespérer & de m'éloigner de vous? Comment pouvois-je interpreter des inquietudes, que je sçavois bien qui n'étoient pas pour moi; les intelligences que vous aviez avec lui, votre impatience quand il n'y étoit pas, tous les mauvais traitemens que vous me faisiez en sa présence, & le soin que vous preniez de m'arracher ceux de mes amis que vous voyez chez vous, pour les lui donner; & mille autres choses que mon cœur vous épargne, & que vous sçavez bien que je pourrois vous reprocher, & qui sont autant de marques de votre infidélité & de ma constance? En un mot, jugez quel est ce cœur que vous avez bien voulu perdre, puis qu'après tout cela vous ne l'avez point perdu. Ah Sylvie, ah Sylvie! ne vous retrouverai-je que pour renouveler mes douleurs, & ne m'avez-vous donné de l'amour que pour me rendre misérable? Je vous aimerai jusqu'au dernier soupir: je ne crains point de vous le dire, c'est une satisfaction que je veux bien vous donner encore, & que je me dois aussi à moi-même; mais ce sera si loin de vous, que je ne serai pas témoin des sacrifices que vous ferez de mon amour; & que je n'aurai pas la douleur d'en voir triompher mes

en.

ennemis. Je ne doute point que je n'en meure de déplaisir ; mais il faut que je me punisse de n'avoir pas eu assez de mérite pour me conserver votre cœur. En achevant de parler , il s'écria encore ; Ah, Sylvie. Et Sylvie s'écria : Ah, Sainville, quel démon nous persécute ? & elle en vouloit dire davantage , mais il fortit de la chambre fondant en larmes , & elle demeura dans une tristesse profonde , qui approchoit du désespoir.

La Marquise magnifiquement parée , entra dans la chambre un moment après , & n'y trouvant point Sainville , elle demanda ce qu'il étoit devenu , & qu'on l'allât querir pour dîner. Puis s'adressant à cette Demoiselle , elle lui demanda si elle ne le trouvoit pas de bonne conservation. Sylvie étoit dans un état où elle ne s'étoit encore jamais trouvée ; & ne sçachant comment faire pour le cacher , elle craignoit également de parler & de se taire. Mais enfin craignant que son silence ne trahît les mouvemens de son cœur , elle se força de parler , & dit à la Marquise que ce n'étoit pas de ce jour là qu'elle connoissoit le mérite de Sainville ; qu'elle l'avoit vû quelquefois à la promenade , & que tout le monde en parloit avantageusement. Sainville étoit sur le point de partir , quand on lui alla dire que la Marquise le demandoit ; si bien que malgré l'émotion où il étoit encore , il ne put s'em-

LIVRE I L.

CHAP.

XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

pêcher de remonter. Mais il entra si défaits, & les yeux si rouges, que quelque soin qu'il prit de se cacher, il ne put empêcher que la Marquise ne le remarquât. Hé qu'avez-vous, dit-elle Sainville; vous trouvez-vous mal? Oui, Madame, répondit-il, il m'a pris un grand mal de cœur dans votre chambre, & j'allois fortir pour prendre l'air, quand on m'a dit que vous me demandiez. C'est, dit elle, que vous avez mal passé la nuit aussi bien que moi, & que vous n'avez d'aujourd'hui mangé.

On mit le couvert auprès de la malade, & on servit le dîner. La Marquise voulut s'étudier à faire bonne chère à ses hôtes: & comme elle avoit de la joye elle s'efforça de leur en donner; mais elle n'y réussit pas. Sylvie ne put manger, & prit seulement un bouillon par complaisance, s'excusant sur sa foiblesse. Sainville, qui n'étoit pas moins dégouté, rejetta tout sur le mal de cœur qui lui avoit pris. Il ne put pourtant se défendre de boire à la santé de Sylvie, que la Marquise lui porta, & Sylvie ne put l'en remercier que par de profonds soupirs.

Après dîner un Religieux vint apporter à la Marquise une lettre qu'il venoit de recevoir de Naples. Elle le fit entrer dans une autre chambre pour l'entretenir en particulier, & Sainville se trouva malgré lui encore une fois seul avec Sylvie. Ne m'évitez point, lui dit-elle, nous avons peu de tems

à nous voir, je ne ferai pas encore ici deux heures; & si le Ciel seconde mes vœux & ma douleur, je n'ai plus guères à être au monde. Mais avant que de vous perdre pour jamais, je veux justifier votre haine, & vous avouer tout ce que j'ai fait contre vous; j'ai connu votre amour, & parce que je vous aimois aussi, j'ai voulu l'éprouver davantage: j'ai eu dessein de vous donner de la jalouffe, & si j'en crois ce qui s'est passé, je n'y ai que trop réuffi. J'ai écouté tous les maux qu'on m'a dit de vous, j'en ai cru une partie. Quand je vous ai irrité par des incivilité & des outrages, & quand j'ai cru que vous vous retiriez, & que vous ne m'aimiez plus, j'ai animé tout le monde contre vous. Le dépit que j'avois, m'a fait rechercher votre ennemi; j'ai souffert toutes les complaisances qu'il a eues pour moi; j'en ai eu pour lui, & j'ai pris un plaisir extrême à le caresser devant vous; & à vous persécuter devant lui. Je vous ai tout ôté pour le lui donner, & je me suis rendue malheureuse pour vous rendre malheureux; avec ce triste fruit de mes soins, que je ne vous ai que trop persuadé, & que j'en ai perdu votre estime & votre cœur; mais je prens le ciel à témoin, que je n'ai rien fait qui vous oblige de me mépriser. C'est avec raison que ma conduite vous a été suspecte, mais cet homme qui a fait votre malheur & le mien, y a beau-

L I V. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

coup plus contribué que moi; & ce sont ses mauvais desseins & ses artifices qui ont séduit les esprits de ceux qui devoient avoir tout pouvoir sur le mien, & j'avois trop peu d'expérience pour m'en sçavoir défendre. Adieu, je ne vous en dirai pas davantage, je vois bien que je vous suis devenue insupportable, & j'avoue que je suis justement punie, mais pardonnez-moi par pitié, c'est tout ce que je demande; & que je vive, ou que je meure, vous êtes la seule personne qui aura jamais part à mon cœur. Ah belle Sylvie, dit Sainville, tout attendri; je vous pardonne de tout mon cœur une legereté que je vois bien que j'ai mal interprétée. Pardonnez-moi aussi mes soupçons, & si cela peut servir à diminuer vos déplaisirs, croyez qu'en quelque état que vous m'avez mis, je n'ai jamais cessé de vous aimer, & que je vous aimerai toute ma vie.

La Marquise rentra dans la chambre en reconduisant le Religieux; & comme il prenoit congé d'elle, les tantes de Sylvie entrèrent de l'autre côté; & elle & Sainville ne se purent plus parler, si ce n'est que Sylvie, prenant le tems que ses tantes faisoient des complimens à la Marquise, dit encore à Sainville, les larmes aux yeux: *Adieu Sainville, je vous prie, ne me laissez pas épargner ce malheur qui seroit le comble des miens.* Sainville, en s'éloignant d'elle,

la regarda d'une maniere à lui donner la consolation qu'elle souhaitoit : & les tantes s'étant approchées, il leur fit une grande révérence, & sortit.

Sylvie au milieu de tant déplaisirs qui l'environnoient, malgré la douleur profonde qu'elle avoit dans le cœur, & d'autant plus cruelle qu'elle lui devoit ôter toute esperance se voir jamais en repos, fut tellement consolée de ce qu'elle avoit cru voir dans les yeux de Sainville qu'elle en parut toute autre. Elle se leva, disant qu'elle se portoit mieux; & quelque effort que la Marquise fit pour la retenir, après mille honnêtetés que ses tantes & elle firent à la Marquise, elles se retirèrent. La Marquise qui n'avoit pas eu le loisir de dire à Sylvie ce qu'elle avoit envie de lui demander, ou qui l'avoit peut-être oublié, s'en ressouvint, & lui dit en la reconduisant; Je ne vous tiens pas quitte, Mademoiselle de ce que vous m'avez promis ce matin, quand vous m'avez dit que vous vouliez me reveler votre secret, & je vous proteste que je serai bien fidèle. Je me souviens bien, Madame, repartit Sylvie, que je vous ai dit quelque chose de cette nature; mais je me souviens encore mieux que je ne sçavois ce que je disois; & je vous supplie très-humblement d'oublier que vous m'avez vûe. Mais, Madame; je vous prie encore d'une autre chose: Il me semble que dans le trouble où

LIV. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

Liv. II.  
CHAP.  
XXXII.

Histoire de  
Sainville &  
de Sylvie.

j'étois, je n'ai point assez remercié Monsieur de Sainville; & je vous aurai une obligation particulière, si vous avez la bonté de lui vouloir faire connoître que j'ai un extrême ressentiment du secours qu'il m'a donné, & que j'aime mieux le lui devoir qu'à tout autre. Comme elle descendoit, menée par une fille à cause de sa foiblesse, Sainville qui se trouva dans le degré, lui offrit la main, & en la menant le plus lentement qu'il put au carrosse: Je vous prie, lui dit-il, Mademoiselle, que vos Tantes ne sçachent point que c'est moi qui ai tâché de vous secourir. Vous avez raison de les haïr, répondit Sylvie, mais je leur dirai dès ce soir les obligations que je vous ai; & les risques que vous avez courus pour m'avoir rendu service; je veux qu'elles en meurent de dépit, & qu'elles voyent quel est l'homme qu'elles m'ont obligé de maltraiter. Au reste, Mademoiselle, dit Sainville, je vous avertis que c'est Deshayes qui vous a voulu faire prendre; ce malheureux qui est mort au Fort-l'Evêque m'a tout conté; précautionnez-vous contre un homme si dangereux. S'il n'étoit pas ce qu'il vous est, ajouta-t-il, je vous ferois raison de son ingratitude, & me la ferois de toutes ses impostures; mais je suis obligé de ménager un homme que vous êtes obligée d'avouer, tout indigne qu'il en puisse être. Eh, je le désavoue, dit Sylvie, en se